

C'est une nuit pour écrire sur les pages noires de mon adolescence. Avant de reprendre le tissage de ce livre, j'ai été envahie par le souvenir de plusieurs hommes. Ils se montraient comme des flashes. Des hommes que j'avais connus à l'armée, dans les pensionnats catholiques et les cours de fermes. Ils apparaissaient en personnages fabuleux. Je les imaginais dans un autre décor, usant de paroles qu'ils n'avaient jamais proférées et affublés de vêtements plus adaptés à ma fantaisie. Parfois je les déplaçais. Un que j'avais secrètement aimé au service national, je le posais dans une chambre de bonne contiguë à ma première niche. Un autre garçon de mon quartier actuel était envoyé dix ans en arrière dans le fenil de ma ferme d'enfance. Toute

cette mémoire a reflué ce soir. La nuit s'annonçait épaisse dans le sous-bois en fermentation. Je me suis remémoré les mois passés comme commis de restaurant et commis d'hôtel à la réception de la Boule d'or. J'ai vécu, dans ce petit établissement de sous-préfecture de campagne, des soirées de carence pendant lesquelles je ne savais où me promener pour m'entendre avec quelqu'un. C'est cette période douloureuse qui m'excite encore au plus haut point, allant même jusqu'à penser que tout a débuté dans cette fange. La boule d'or était accrochée en façade, comme un champignon. Je la retrouve dans les endroits pourris de l'homme, là où l'on peut sentir le phallus nauséeux, quand on dégage nerveusement les feuilles écrites. Ma chambre de commis de rang ne possédait pas de douche, ce n'était pas très grave : à cette époque je ne savais pas me laver. Je servais avec abnégation et sainte Zita dans le cœur la province française. Elle m'a aidée à détester mon pays et à haïr jusqu'au meurtre les bourgeois. Je leur dois des gains en rapidité. Grâce à eux je sus qu'il me fallait m'enfuir d'ici, les jeter, les virer au plus vite et me

débarrasser de leur hure tournée en cul de poule. Je me pris d'une réelle affection pour tous les dictateurs communistes : Fidel Castro, Staline, Ceaușescu ou encore Khieu Samphan. J'aurais voulu que les bourges subissent la dépossession, la faim, les camps de travail, les déplacements de populations, qu'ils soient nus dans le froid, à bout de forces, ravagés par le typhus, dans un état de dépersonnalisation totale et qu'on les retrouve un jour dans un charnier, les os raclés à la rouille des pierres. Qu'ils paient leurs exactions perpétrées sur les pauvres gens. Moi, dans de tels régimes politiques, je n'aurais pas fait long feu, mais le fantasme, aussi horrible soit-il, ne voit que sa puissance.

Avant ce minable recrutement de garçon d'hôtel, mon père souhaitait que je sois charcutier. Il voulait que j'apprenne à laver les boyaux de porc, à cuisiner la tête de cochon, cuire la sauce de pire et le chou farci. J'aurais épluché les oignons en retenant mes larmes, j'aurais bridé la volaille et taillé le jambon cru. Mais hélas ! la France vivait la fin de la bonne charcuterie artisanale. Il y avait

belle lurette que les professionnels ne s'embêtaient plus à préparer eux-mêmes le salami. Pourtant, les patrons du secteur auraient été satisfaits de ma contribution. Je n'étais pas très viande, je surveillais déjà ma ligne de jeune fille. Je n'aurais pas pioché dans les terrines. Il n'y aurait pas eu à surveiller mon haleine. Nous entreprîmes, ensemble, la tournée des débitants de cochonnaille de la région afin de me dégoter un maître-apprenti. Mon père ne m'avait pas recrutée dans sa petite exploitation agricole : il m'avait testée, j'étais complètement inadaptée aux rudes travaux des champs. Alors, il essayait de refiler mon paquet à quelqu'un de plus talentueux que lui. Je me mets encore à sa place, il tentait de m'assurer un avenir. Mais il visait un peu haut avec son idée de charcuterie. Il allait devoir revoir ses ambitions à la baisse. Les petits commerçants étaient tout sauf bêtes. Ils voyaient bien que j'étais tout de traviole des mains. Il valait mieux prendre la poudre d'escampette. C'était la faute de ma mère, j'allais trop à la messe. J'ai encore quelques mèches de regret sur le côté. On aurait pu gagner beaucoup d'argent à nous deux. Il élevait des

porcs, je les aurais transformés en boudins. Plus de grossistes, plus d'intermédiaires! En avant le gros demi-gros et les marchés au détail! Nous avions déjà réalisé, avec son élevage, cinquante pour cent du projet. Au lieu de cela, je n'y mettais pas du mien. J'enfilais des shorts de fille pour aller aux entretiens d'embauche. Mon père ne s'en apercevait que sur le chemin du retour, quand il cherchait les raisons de notre mine déconfite. Il m'engueulait un peu, bien sûr. Il était découragé. Le reste de la semaine, je l'évitais. S'il rentrait à la maison en passant par le sous-sol, je m'éclipsais par l'entrée principale. S'il était dans la ferme, j'allais dans les bois, ramasser des châtaignes avant la goinfrerie des sangliers. Je sais disparaître depuis longtemps. La feintise, c'est ce qu'il y a de plus réussi chez moi. On ne persuada jamais de charcutier. Cet échec m'amena donc à ce petit hôtel périliclitant, qui acceptait volontiers tout ce qui sentait la main-d'œuvre presque gratuite. Quant à mon pauvre papa, il retrouva son silence coutumier. Il laissait pisser le mouton et barrir les éléphants du Kenya... Dans son amûissement, il me montrait comment

s'effacer du paysage, s'étioler dans le temps...
Il me montrait le bon exemple.

Je n'ai que dix ans. Je ne suis pas encore dans la trémie du magasin à farine à obliquer sur la bosse d'un apprenti. J'ai baissé mon pantalon derrière le chai, dans la cour aux poules. Des ronds de terre vides ont offert une baignoire sèche à la volaille et des pneus coupés en deux les abreuvent d'une eau saumâtre. Mes parents sont partis et les ouvriers pansent les truies. Voilà quelques jours, j'ai regardé le torse d'André maçonnant un silo destiné à la fermentation du maïs. L'ouvrier charrie le ciment dans des seaux bien remplis. Il a des odeurs de savon quand il transpire : il a lavé, hier soir, sa journée. Sa voiture sent le tabac fort des Gitanes maïs, quand je joue à l'intérieur sans qu'il le sache. Il les grille sur ses heures de travail, avec des pauses que mes yeux volent. Le soleil chauffe mes cuisses. Je scrute l'horizon fermé par une colline sur laquelle une longue route en anaconda s'étire puis s'enfonce, tête la première, sous l'église

et son cèdre. Autour du corps de ferme, les champs mûrissent, les mûres pèsent aux branches des ronciers et la chaleur des chemins poussiéreux remonte vers mon visage. D'où vient cette énergie qui s'empare du coton de la tourbe, puis descend jusqu'au pied de la rivière? Je me frotte contre les pierres du chai, je marche jambes écartées en mesurant l'ombre de mon sexe qui grandit sur les endroits nus du sol. Je voudrais aller à la rivière pour y trouver un apaisement avec un inconnu, un élagueur de peupliers ou un pêcheur de goujons. Mais à quoi bon espérer un miracle, il n'y a pas assez de monde pour se cacher avec quelqu'un.

Ma perversion est née dans les arrière-cours des fermes. J'aurais pu à sa place construire un délire, seulement, la folie s'éparpille tellement qu'elle vous colle à chaque instant aux corps des autres et des institutions. Alors, je me suis mise à transformer un homme en femme, un chemin en serpent, un inconnu en client, un silence en poème. J'ai joué avec le droit et ce qu'il n'interdit pas. Ainsi, j'ai pu voir l'ombre de l'humanité passer derrière le rideau du spectacle et j'en ai fait mon métier.

J'accepte que ce métier de travestie soit blâmé,
à condition que l'on ne blâme jamais ceux qui
me sollicitent car ils m'ont sauvée.